

catégorie B

ENVY

Je marche en serrant les bretelles de mon sac, mes pieds font crisser le gravier du parc menant au lycée, en cœur avec ceux d'Aimé. C'est toujours étrange quand nous sommes seuls, et ce depuis que nous avons atteint l'âge de la conscience. La bulle qui nous enveloppe me fait oublier le bruit de nos pas, et je traverse l'espace machinalement. L'habitude me le permet. Lui ne dit rien, et je me surprends à en être rassurée. J'adore Aimé, je l'admire même, seulement ces temps-ci le silence est plus réconfortant.

Parfois, comme ce matin-là en me faufilant dans les couloirs bondés de lycéens, je me trouve à imaginer être lui. Je regarde les autres en levant fièrement sa tête brune, ses jambes droites et fermes dans le sol m'assurent une démarche assurée. Me trouvent-ils assez imposant pour me laisser passer sans coups d'épaules et me remarquer? Souvent ces têtes anonymes viennent croiser mon regard et leurs yeux comme des aiguilles fines et vicieuses percent ma bulle d'illusions. Alors, même mes vêtements bien trop larges ne sont plus une assez bonne cachette. Mes yeux, redevenus miens, s'abritent derrière mes longs cheveux et de son torse précédemment fièrement bombé ne reste plus que ma poitrine recroquevillée dans mes épaules voûtées. Oui, j'adore Aimé, mais parfois sa seule image me décoit. Alors, une fois au moins, il peut se taire et je ne m'en plaindrai pas. Une fois au moins, sa voix grave ne résonnera pas dans mes oreilles comme une moquerie.

Lorsque, épuisée, je sors enfin de l'établissement, peu importe le jour ou l'heure, il est toujours là pour m'accueillir. Enfants, nous nous enfermions souvent dans notre chambre, à l'écart des autres, pour imaginer des histoires rédigées dans nos têtes. Mon personnage était toujours dans son rôle, car je savais qu'avec ses bras je pouvais gravir des montagnes et qu'avec son visage je pouvais séduire mille et une princesses. Avec le temps, je ne me raconte plus vraiment de contes de fées. Il me paraît plus correct de vivre dans la réalité. Mais Aimé est toujours là, me rappelant ces vieux récits dans lesquels je pouvais lui ressembler. Assis sur le sol de ma chambre, il me regarde comme s'il n'avait rien d'autre à faire qu'exister. Et je commence à en avoir assez. Seulement, quand je lui crie de sortir, quand je lui lance mes livres au visage, je me retrouve bête à devoir ramasser les feuilles éparpillées au sol qui se sont écrasées contre le mur.

Le jour, la lumière donne sens à sa présence. Mais la nuit, si par malheur le sommeil ne me trouve pas et que j'ouvre les yeux, je le vois face à moi, aussi net que si la lune avait pris place dans la pièce. Dans ces moments je ne peux pas lui reprocher de me regarder avec ses yeux grands ouverts, son sourire toujours aussi sûr de lui. J'ai seulement peur.

Cette nuit ne fait pas exception. Je sors de mon lit les yeux fermés, balayant la couette sur le côté. Ma chambre paraît plus vaste dans le noir de mes paupières, mais je peux encore m'y orienter. Ma main atteint la poignée, froide, les poils de mes bras se redressent au bruit de la porte dans mes oreilles étourdies. Les sons semblent assourdissants, mais ils ne réveilleront personne. Cependant je sais que l'un d'entre nous est déjà bien conscient. Plus que de le savoir, je le sens aussi en m'avançant à tâtons à travers la pièce commune. C'est comme s'il était derrière moi.

Ma gorge est sèche comme du papyrus alors je me sers un verre d'eau, et alors que le liquide frais me réveille je me sens reprendre confiance petit à petit.

— Tu m'ignores ?

Mon estomac se resserre, l'accalmie n'aura pas duré. Sa voix est si claire, si proche et si lointaine à la fois. Je me retourne et ouvre les yeux, je le vois aussi bien que je l'entends.

— J'entends tes pensées aussi clairement que si elles étaient miennes, tu sais.

Je ne bouge pas, aucun mot ne passe la barrière de mes lèvres, mais lui continue.

— Tu couvres tes miroirs pour ne plus me voir dans ton reflet, tu fermes les yeux même quand tu ne dors pas... Tu peux me sortir de ton champ de vision mais pas de ta tête, c'est malheureux n'est-ce pas ?

— Tu parles beaucoup pour quelqu'un qui n'est même pas vraiment là, je rétorque en essayant de paraître la plus assurée possible.

Mais c'est en vain, il remarque toujours le moindre frisson de malaise chez moi. Petit, il me rassurait sans que j'aie à lui demander son aide. Maintenant je crains qu'il s'en serve.

— Tu veux me faire taire aussi maintenant ? Tout en toi te fait penser à moi, tu es folle pour imaginer pouvoir m'oublier. Oui, c'est ça, tu es folle. Tu déliras Alice.

Je le déteste. Mon verre est toujours dans ma main et je me retiens de lui éclabousser la figure, l'eau ne le toucherait même pas. Je me déteste.

— Va-t'en.

— Folle et naïve. Je ne peux pas disparaître, je suis toi.

Je trouve quelque chose de comique dans cette phrase. Il est moi mais je ne suis pas lui, je suis la vraie version. Et pourtant je ne suis même pas le quart de ce qu'il est, et je ne serai jamais Aimé.

— Tu as raison, regarde-toi. Minable pour une version originale, non ? Tu détestes tout ce que tu es, et la vision que les gens ont de toi, tu la détestes aussi. Tu n'as pas pu choisir qui tu allais être. Moi, je suis fait de toute pièce : un idéal. Le tien.

Le verre est à mes pieds, en morceau. De ma main, il a glissé comme les larmes qui tracent actuellement leur chemin sur mes joues. Je creuse le dos. Il me regarde dans les yeux et pourtant j'ai l'impression qu'il me transperce de toutes parts, pointant du doigt ce que j'essaie de cacher. Qu'il connaît mieux que personne.

— Alice, tu sais très bien que je suis là pour toi. Tu y arrivais très bien avant, quand on était gosses. Tu fermais les yeux et nous n'étions qu'un, tu étais moi, et tu étais bien. Mais maintenant... ça n'a plus l'air de faire son effet.

Alors je referme les yeux, j'imagine des sensations qui pourraient s'apparenter aux siennes, dans son corps. Mais il a raison, je me sens encore.

— Il s'agirait de passer à l'étape d'après, tu ne crois pas ?

Sa voix s'est glissée dans mon oreille d'une douceur tranchante, mes yeux sont à nouveau ouverts mais ils ne le voient plus. Puis, un bruit de tiroir qui s'ouvre, des couverts qui s'entrechoquent.

Dans mon dos je sens un métal glacial tracer son chemin, jusqu'à ce qu'il me tende le couteau par la lame. Je sais déjà ce qu'il me veut, je ne saisis pas l'objet qui disparaît derrière moi comme il est apparu. Je suis tétanisée, mon corps est aussi solide qu'un roc et je ne tente même pas de bouger. Peut-être parce que je sais que peu importe où j'irai, il sera là.

— Tu me fais confiance, non ? Je peux faire disparaître tous tes problèmes.

Le monde autour de moi commence à tanguer, alors je ferme les yeux et presse mes paupières aussi fort que je peux. Mais la sensation ne me quitte pas, et un bourdonnement commence à se faire de plus en plus fort dans mes oreilles. *Tu peux enfin devenir qui tu veux*, j'entends au sommet de mon crâne. *Vas-y*.

Un déchirement se fait entendre, un courant d'air froid se frotte à ma peau. Mon haut de pyjama est tombé en lambeau sur mes pieds nus. Je sens le prochain déchirement avant de l'entendre, je le sens jusque dans ma chair, et au sol, ce sont des morceaux de peau ensanglantés qui s'écrasent. Moi qui pensais être statufiée, je sens mes bras bouger, mes bras dont les mains sont aussi larges que celles d'Aimé. Alors je commence à douter de ce qui est à qui.

Une douleur lancinante traverse ma poitrine à présent déchirée. Mais je me saoule du supplice. Il est libérateur. Aimé avait raison. Il manie la lame comme un peintre traçant des lignes de son pinceau. Mais la toile est mon visage, et l'œuvre est une sculpture.

J'ai mal. Mais je me sens horriblement bien, je renais. Je n'ai plus besoin de fermer les yeux pour ne voir que le noir, le choc de mon crâne sur le sol a dû m'assommer. Mes cris m'ont peut-être assourdie.

J'ai laissé le couteau tomber de ma main, satisfaite du fait accompli. Aimé avait raison, je suis devenue qui je voulais être.